

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Vickie Gendreau, Claude Grenier, Alain Beaulieu

André Brochu

Number 156, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73091ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2014). Review of [Vickie Gendreau, Claude Grenier, Alain Beaulieu]. *Lettres québécoises*, (156), 20–21.

☆☆☆ ½

VICKIE GENDREAU

Drama Queens

Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2014, 200 p., 20,95 \$.

Le roman-réalité

Morte à vingt-quatre ans d'un cancer au cerveau, Vickie Gendreau, qui a été danseuse nue, nous laisse deux romans. Le premier, publié en 2012, s'intitule *Testament* et anticipe déjà la mort à venir. Le deuxième a été terminé quelques jours seulement avant la triste fin.

L'engouement de la jeune femme pour l'écriture, même s'il a ses racines dans une adolescence tournée vers la littérature (elle cite nombre de grands auteurs), a été favorisé par la sombre perspective d'une maladie incurable et vite arrivée à son terme fatal. Il est impossible de lire *Drama Queens* sans établir un lien constant entre la lecture et la réalité vécue. À cet égard, voilà un roman sans fiction, très proche du journal intime. Mais ces catégories sont sans doute désuètes. La fiction est certes problématique, mais le flux versatile de l'écriture irrealise tout autant la confiance.

Une narration plurielle

Le titre, *Drama Queens*, signifie littéralement « personnes excessivement dramatiques » et peut désigner des homosexuels hommes ou femmes (*Wiktionnaire*). Il pourrait s'appliquer à l'auteure, qui a été danseuse nue et qui se donne le nom de Victoria Love — mais pourquoi le pluriel, *Queens*? On peut penser que plusieurs amies de la danseuse, à l'occasion narratrices, sont elles aussi du métier. Victoria Love n'est pas seule présente au début du livre, loin de là. Sa sœur Marie-Antoinette (en fait sa demi-sœur), et puis sa mère, et beaucoup de copines constituent un entourage fidèle. Mais Victoria gagnera peu à peu la place centrale de la narration, même si cette dernière reste peu consistante et comme déchiquetée par l'association libre.

Langues en rut

Un aspect frappant du roman, déjà annoncé à sa façon par le titre, est la contamination linguistique. On avait lu, dans *Pour sûr* de France Daigle (2011), un inquiétant mélange de français et d'anglais sous l'égide du chiac, le langage populaire des Acadiens. On pouvait y voir le symbole d'une assimilation galopante. Le même phénomène se produit ici : « The sun is shining every day. Tous les jours, je me lève tôt, le vois, le sun, gros parfois, petit souvent. En train de shiner comme un bon sun. » (p. 48)

Cette intrusion de l'anglais n'est peut-être pas sans lien avec celle de la grossièreté et de l'impudeur, si fréquentes de nos jours (« Ma vie c'est d'la marde », chante Une telle...) : « On parle de cul. On aime ça, les filles, parler de cul. » (p. 25) Et on en parle, en effet. Le livre se termine par ce point final : « Je suis un ange Victoria's Secret. Dans le coin de ton appart. Je te regarde te crosser. » (p. 190)

Dans la vie de quiconque, la mort annoncée est une écrasante présence; et ce roman prenant ramène tout à elle, ouvertement ou non. Voilà qui est fort normal, et qui n'empêche pas une brute et forte



VICKIE GENDREAU



vérité de s'exprimer et d'atteindre l'art littéraire. Bien entendu, des conditions de création plus propices auraient permis au talent de se déployer davantage. Mais *Drama Queens* nous pose, mieux qu'aucun autre livre, la question de la confrontation à la nuit du texte, à la nuit tout court.

☆☆☆ ½

CLAUDE GRENIER

Un Faux-Blanc

Montréal, Leméac, 2014, 296 p., 29,95 \$.

L'impossible soi

Parmi tous les cas que présente la mondialisation de notre époque, il y a celui du nomade qui cherche à faire sa vie dans un pays tout à fait étranger et qui ne parvient qu'à perdre davantage son identité. Voilà comment on pourrait définir le « Faux-Blanc », ce Blanc qui se veut Noir et qui, en fin de compte, n'est rien du tout.

Joseph Markovsky, fils de feu Georges-Irénée Blais dit Markovsky, est un Québécois de souche qui s'est entiché de l'Afrique. Il vit d'abord une aventure au Bénin où il épouse Aminata, qui est assassinée. Tel est le sujet d'un premier roman intitulé *Le souffle de Mamywata*. Le deuxième roman à ce jour, *Un Faux-Blanc*, se passe au Cameroun et met en scène une autre belle figure d'amoureuse, Rose, une Africaine superbe et délurée que Joseph se voit contraint d'épouser, ce qui n'est guère compatible avec le grand amour qu'il lui porte.

Les deux Joseph

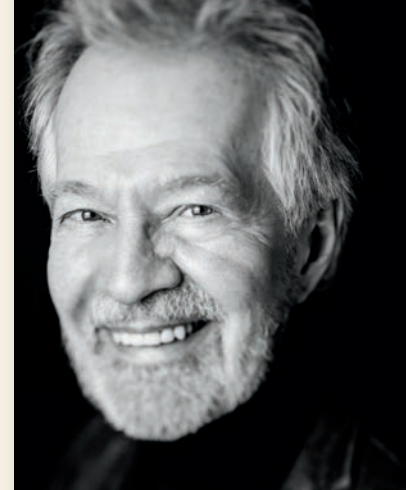
Ce qui fait l'intérêt du roman, c'est d'abord un certain aspect documentaire bien intégré dans une histoire sans doute peu bouleversante, mais menée de façon efficace et servie par une écriture souvent remarquable. La description du mode de vie camerounais, des aspects sociaux et humains, du climat politique angoissant est fort intéressante, et l'auteur procède avec un naturel qui pourrait rappeler les évocations qu'on peut faire de son propre pays. L'exotisme des lieux et des circonstances s'efface devant la vérité des choses. Le personnage principal est un

réalisateur qui veut tourner un documentaire sur la vie des enfants de la rue et qui cherche la parfaite exactitude.

Quant à l'histoire racontée, c'est celle d'un homme et d'une femme amoureux l'un de l'autre, mais dont la passion est peu à peu minée par les failles du tempérament propre à chacun. Joseph apparaît tantôt comme un être tourné vers le monde, qui s'éprend des réalités étranges, mais il est aussi retranché en lui-même, habité par un essentiel vide intérieur, par la peur, la mélancolie... Il y a deux Joseph : « L'un se laissait charrier par vents et marées ; l'autre ne savait où trouver son énergie pour tenir son bout. » (p. 202) Il est étonnant de le découvrir soudain empreint de témérité, voire de violence. Mais le principal atout de cet homme, c'est sa vitalité sexuelle, qui ensorcelle sa bouillante compagne.

Les incertitudes de l'amour

Quant à Rose, sa famille la pousse à exiger un mariage dont on sait très bien que Joseph ne veut pas. La cérémonie a lieu, mais déjà Rose affiche pour l'homme qu'elle aime un comportement inquiétant, et Joseph a tout lieu de la soupçonner d'infidélité avec Christian, alias N'gozz (peut-être...), remarquable bandit admiré des jeunes Camerounais. L'auteur laisse des éléments de l'intrigue flotter, en har-



CLAUDE GRENIER

monie avec les inquiétudes et les incertitudes de Joseph. Car, malgré l'aplomb de l'écriture et du récit, on est amené peu à peu à une vue quelque peu vertigineuse de la réalité, semblable à celle du personnage lui-même et, sans doute, de toute cette population qui cherche son destin sous la gouverne d'un sanguinaire potentat aux allures doucereuses.

☆☆☆

ALAIN BEAULIEU

Le festin de Salomé

Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2014, 200 p., 19,95 \$.

Mémoire détraquée

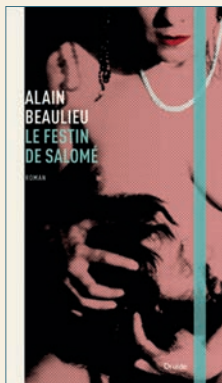
Auteur de plusieurs romans, Alain Beaulieu est aussi professeur de création littéraire. Au talent considérable de l'écrivain s'ajoute ainsi une connaissance poussée des techniques narratives et une réflexion sous-jacente sur la modernité romanesque.

Il n'est pas facile de conjuguer les démarches sûres de la tradition romanesque et celles, beaucoup plus risquées, de l'expérimentation contemporaine en matière de récit. C'est le tour de force qu'accomplit Alain Beaulieu dans son dernier roman.

Sans mémoire et sans nom

Il met en scène un personnage bien dessiné, mais tiraillé entre plusieurs destins, un homme à l'âge variable et dont le nom n'apparaît jamais. Cette particularité est conforme à un trouble de l'identité, ce personnage étant souvent privé de sa mémoire ou de morceaux importants de son passé. Pourtant, malgré les lacunes qui viennent troubler la continuité de son existence, le personnage (qui est aussi le narrateur) tient un discours limpide auquel le lecteur n'a aucune peine à se rallier.

Voilà pour le Livre I, qui occupe plus de la moitié du roman. Le second et dernier Livre retient, voire reprend les éléments narratifs du premier, mais subordonne tout à un narrateur différent qui est nul autre que l'auteur. Celui-ci est interrogé par deux policiers sur les personnages que nous avons vus se démener plus tôt en divers lieux équivoques, le Croissant d'Or, le Graal, le Sombrero, hantés par le héros anonyme, par son amoureuse, Naomi, et sa sœur jumelle, leur mère elle-même, et des êtres plus ou moins biscornus, telle une danseuse nue plus qu'obèse flanquée d'un nain invraisemblable ; un ancien tortionnaire



ALAIN BEAULIEU

nazi, etc. À noter que, d'un chapitre à l'autre, le passé ou la configuration du présent varie beaucoup. Mais c'est dans le Livre II qu'un déni complet pèse sur toute cette histoire, puisqu'elle est donnée comme pure invention personnelle par le narrateur-auteur — encore que les policiers, eux, soupçonnent un fondement véridique.

Salomé, vraiment ?

Les dernières lignes donnent un sens au récit, ou du moins à son titre, en évoquant, sur la scène du Croissant d'Or, une danse de Salomé incarnée par l'énorme danseuse Baby Papillon, assistée du nain Pitou LaBotte. Celui-ci porte sur un plateau une tête ensanglantée, rappelant celle de Jean le Baptiste victime de la Salomé antique (fille d'Hérodiade). Or, écrit le narrateur-auteur, cette tête, « quand on la regardait comme il faut, ressemblait étrangement à la mienne » (p. 196). C'est dire que narrateur, auteur et personnage fusionnent, et que la convention narrative se trouve complètement déconstruite, à la plus grande satisfaction de l'écrivain sans doute, mais peut-être pas du lecteur qui peut juger la conclusion artificielle.

Le roman apparaît ainsi comme une construction habile, d'une écriture à la fois simple et dynamique, mais dépourvue de substance proprement humaine. Voilà un exercice brillant, qui conteste la tradition littéraire, mais qui est inapte à la renouveler. Sans doute, d'ailleurs, n'est-ce pas le but de l'auteur, qui est fidèle au *credo* moderniste.